

INTERVENTION DE MAURICE JOYEUX: DISCUSSION SUR LE RAPPORT MORAL...

Le Président: La parole est à Joyeux, de l'U.D. de Paris.

Joyeux: Mes chers camarades, notre camarade Bothereau terminait son rapport par une réflexion qui mérite que l'on s'y arrête. Le camarade Bothereau disait: *Il rentre des militants à la Confédération F.O., malheureusement nous avons l'impression qu'il en sort presque autant qu'il en rentre.* C'était une analyse judicieuse.

On peut regretter que notre camarade Bothereau n'ait pas posé ce problème qui s'imposait. Après cette constatation importante, et qu'il ne nous ait pas demandé de lui répondre au pourquoi qui était essentiel.

En vérité, c'est vrai: la Confédération peut amener un certain nombre de militants dans ses rangs, car la Confédération, en particulier par le travail de sa base, apparaît comme une organisation libre, dans laquelle tout le monde peut se trouver à l'aise et dans laquelle toutes les nuances de notre syndicalisme peuvent être défendues.

Mais il est vrai que si, nous, les militants, nous pouvons représenter notre Confédération à la base, pour l'homme de la rue, pour le travailleur, ce qui reste le panneau réclame, ce qui reste l'enseigne lumineuse, c'est l'attitude de la Confédération.

Incontestablement, l'attitude de la Confédération conditionne les possibilités du recrutement de nos organisations de base, et quand Bothereau s'écriait encore: Je vous fais le «*feu vert*» pour les salaires - c'était il y a deux ans mais il le redisait sous une nouvelle forme cette année - il est bien certain que le «*feu vert*» et les possibilités que nous donnait ce «*feu vert*» n'étaient pas encore chez nous par le caractère global que pouvait prendre la Confédération lorsqu'elle exposait au point de vue national ce qui pouvait séduire, c'est l'inspiration.

Camarades, il nous faut aujourd'hui juger la Confédération. Il est certain que dans ce pays, parmi les travailleurs, parmi les gens qui ne la connaissent pas comme nous, qui ne l'aiment pas comme nous, la Confédération a mauvais visage.

Il est certain que la Confédération se présente en général sous un aspect qui ne correspond pas au sentiment intérieur des hommes qui se préparent à une lutte.

Camarades, il faut le dire, j'ai écouté comme vous l'avez fait, attentivement Bothereau; j'ai dépouillé attentivement les rapports confédéraux, y compris le Plan. J'ai trouvé là un certain nombre de choses positives et je tiens à le dire. Mais je n'y ai pas trouvé cette petite étincelle essentielle qui fait que les hommes se précipitent dans les batailles.

Jetez un coup d'œil sur le monde; regardez sur ce globe les hommes qui meurent pour des valeurs discutables, mais qui meurent. Ils ne meurent pas simplement pour les éléments du moment. Ils se battent pour cela, mais il y a quelque chose qui alimente cela, c'est cette petite étincelle qui est dans le cœur de chacun d'entre nous et qui fait qu'à des moments on sacrifie tout pour que la flamme continue.

Je voudrais dire à Bothereau que je partage son opinion sur la C.G.T., et j'ai un certain nombre de raisons de le faire, mais je voudrais dire à Bothereau qu'un militant de la C.G.T., trompé et bafoué, a donc dans son cœur, peut-être parce qu'il s'est laissé trompé, quelque chose de beau, un idéal, quelque chose qui dépasse les revendications de tous les jours; je voudrais dire à Bothereau qu'un militant chrétien que nous avons cloué au pilori avec juste raison ici, à quelque chose d'autre qui ne nous appartient pas, et c'est encore cette petite flamme, et je voudrais dire à Bothereau que lorsqu'on veut trouver chez nous cette petite flamme qui dépasse le salaire, mais qui permet qu'on se batte pour le salaire, il faut fouiller bougrement dans notre Confédération pour la trouver. (*Applaudissements.*)

Je sais que nos camarades ont fait un effort pour cela, et je dirai que j'ai été agréablement surpris, moi que suis un oppositaire-né, en lisant le plan de notre Confédération.

Il y a là des choses excellentes, j'y ai vu en particulier, dans le domaine des investissements, quelque chose qui s'appelle le contrôle ouvrier et qui a réjoui mon cœur de vieux militant, bien sûr. Mais, là encore, je voudrais dire à Bothereau et à ses amis, à nos amis, que c'est noyé dans un fatras dans lequel il est difficile de sortir l'essentiel qui donnera à l'âme des travailleurs une raison d'espérer.

Camarades, je pense que c'est déjà ça notre Congrès. Nous avons été créés, nous nous sommes créés dans des difficultés inouïes, à travers des batailles dont on se souvient. Nous nous sommes rassemblés, militants syndicalistes venant d'un peu partout, avec des idéologies un peu différentes, mais voulant recréer ce qui avait été le syndicalisme traditionnel. Je suis sûr d'ailleurs que notre Bureau Confédéral y pense, et notre camarade Bothereau nous citait dans son intervention un certain nombre de choses qui nous plaisaient et qui avaient trait à des prises de positions de notre Confédération Générale du Travail en 1918, 1920, 1924. Je voudrais l'encourager sérieusement dans cette voie, je voudrais lui apporter mon modeste appoint, et je voudrais lui dire que dans nos traditions syndicales il y a tout ce qu'il nous a recommandé de penser, mais il y a encore un certain nombre de choses qu'il a oubliées peut-être de nous recommander, mais qui peuvent alimenter cette flamme dont nous avons besoin, et en particulier ce que disaient les congrès de cette époque, que le mouvement syndicaliste était, certes, destiné à défendre les intérêts des travailleurs dans un moment donné, mais que s'il devait installer le moins mal possible les travailleurs dans un régime qui n'était pas le leur, sa pluralité n'était pas seulement ça, mais que c'était quelque chose simplement de provisoire, mais ce qui était essentiel c'était de bousculer les éléments économiques qui empêchaient le prolétariat d'arriver à sa vitalité, à la suppression du salariat. (*Applaudissements.*)

Camarades, il est bien certain qu'aujourd'hui nous sommes dans une position où nous devons examiner ces problèmes. Nous sommes coincés entre des organisations plus fortes que nous. J'allais dire, mais je ne le dirai pas parce que je connais un certain nombre de militants de notre base, plus dynamiques que nous.

Quand on nous explique que nous pouvons pas faire comme eux, on emploie assez souvent ce mot de démagogie. Je voudrais rappeler à Bothereau qui nous a dit qu'il avait des lettres tout à l'heure, que la démagogie est un élément essentiel dont se servent tous les gens qui veulent condamner ce qu'ils ne proposent pas eux-mêmes.

Je pense que Thomas Morus était un démagogue, je pense que les hommes de la Première Internationale étaient des démagogues, je pense que les gens qui auraient pu dire en 1932 ou en 1936 que nous ferions ce que nous avons fait se seraient fait traiter de démagogues, et si envisager l'avenir, sans oublier le présent, c'est être démagogique, je dois alors dire à Bothereau que je suis un démagogue, parce que je rêve d'une société véritablement plus belle que celle actuelle de la Vème République et de son chef.

Camarades, je voulais mettre ce préambule à mon intervention pour vous dire que si on veut mettre une fin à cela il faudra d'abord mettre fin à un certain nombre de choses qui nous paraissent étouffer notre Confédération Force Ouvrière, et d'abord à un esprit de bureau, ou de bureaucratie. On a l'impression, lorsqu'on voit notre Bureau Confédéral fonctionner, d'apercevoir difficilement sa tête, caché qu'il est derrière des dossiers extrêmement importants, qui nous viennent du Comité Rueff, qui nous viennent du Conseil Economique, qui nous viennent d'un certain nombre de choses de cet intérêt que les travailleurs ne comprennent pas beaucoup.

Il serait essentiel d'abord que notre Confédération pense, dans l'état actuel de ces postes, que ce qui est important c'est d'aller aux hommes, c'est d'aller au peuple, c'est d'aller au prolétariat, et c'est tellement vrai qu'il y a des choses véritablement intéressantes réalisées par notre Confédération, mais quand on parle de ces choses intéressantes aux travailleurs on a l'impression de choses qu'ils ignorent.

Il est essentiel que la Confédération, qui s'est voulue intellectuelle et économique, redevienne populaire. Il est essentiel que la Confédération retouche les grands problèmes des hommes.

La guerre nous guette. Le problème d'Algérie est sur nous. Le patronat nous impose dans l'année un pourcentage d'augmentation qu'il appelle le 4% par l'intermédiaire de sa courroie de transmission et de son agent technique qui s'appelle l'Etat, et nous n'avons pas l'impression que la Confédération fasse là-dessus l'effort essentiel.

Quelque chose de plus grave nous guette, vous le savez bien. A travers l'histoire d'Algérie, qui empoisonne notre vie économique et sociale, on voit poindre au loin un certain nombre de gens qui ont été des chefs de guerre et qui sont devenus des chefs de banques, et nous n'avons pas l'impression que la position de notre Confédération dépasse le stade des motions de pro-testation.

Il faut dire à cette tribune, et j'aurais été heureux que Bothereau le dise, que la Confédération Force Ouvrière n'acceptera pas les diktats d'un clan militaire, que la Confédération Force Ouvrière demandera à ses militants de se battre contre le militarisme et le fascisme qui nous guettent.

J'aurais été heureux que Bothereau dise que c'était le danger qui est devant nous, et qu'elle se battrait, pas simplement pour soutenir le général de Gaulle et sa Vème République, mais qu'elle se battrait parce qu'elle a le sentiment qu'elle est la seule chose qui puisse faire opposition à la junte militaire, et qu'elle se battrait pour des problèmes qui sont les siens, une amélioration certaine des conditions d'existence des travailleurs.

Camarades, la lampe rouge s'est allumée depuis un instant, bien sûr, je terminerai en vous disant que, contrairement à ce que vous pourriez croire, et c'est peut-être pour ça que j'y suis, je pense que la Confédération est bâtie avec des murs qui sont bons, je pense tout de même que si nous avons un orchestre qui joue juste, il joue deux tons trop bas... (*rires et applaudissements*) ... il serait nécessaire que nos camarades de la Confédération qui sont passionnés pour ces problèmes d'unité d'action dont on débat depuis ce matin et qui m'ont laissé un mauvais souvenir réfléchissent.

J'ai l'impression que le Bureau Confédéral ne considère pas ces militants à leur juste valeur.

Croit-elle que nous sommes des «*minus*»?

Croit-elle qu'il soit impossible de nous mettre en contact avec des «*adversaires*»?

Croit-elle que nous sommes incapables de représenter l'esprit des syndicats libres?

Pour ma part je ne le sais pas, je ne suis pas du tout convaincu que ce soit vrai. Je voudrais que pour tous ces problèmes là, la Confédération se souvienne de ce qu'a été notre vieille C.G.T., où dans des Congrès comme ceux-ci où nous nous sommes affrontés en tendances, sur des problèmes comme ceux-ci, on a bâti une charte qui s'appelle la Charte d'Amiens.

N'oublions pas qu'à ce même Congrès, notre camarade Yvetot faisait voter une résolution qui rejetait toute collaboration avec l'Etat, réclamait la grève générale, contre la guerre et proclamait la nécessité de la révolution sociale.

(*Applaudissements.*)
